5 heures du matin

Le Numéro 10 Centimes

Abonnements 3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 8 » 15 50 30 »
France, colon. 9 » 16 50 32 »
Etranger..... 10 » 18 » 35 »

TÉLÉPHONE
Administr. Gut. 01.67-01.74-01.75
Rédaction. Gut. 01.76-01.77-01.78

31, rue Lafayette, Paris (9e)

EDITION DE PARIS

Le Petit Journal

5 heures du matin

LUNDI 9 DÉCEMBRE
56me ANNÉE — 1918 — N° 20.436
SAINTE LEOCADIE
SOLEIL : lev. 7 h. 35; c. 15 h. 52
LUNE : N.-L. le 8; P. Q. le 11

LES ÉTAPES DE LA PAIX

La Société des Nations

L'arrivée prochaine du Président Wilson en Europe a dès maintenant pour résultat de mettre au premier plan la question de la paix. Dans tous les pays de l'Entente les ministres et les hommes d'Etat commencent à exposer leurs vues à ce sujet. C'est ainsi qu'en Angleterre M. Balfour, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, dans une déclaration faite au représentant de l'*Associated Press*, a fourni quelques renseignements sur la procédure qui sera adoptée par les Alliés en vue de la conclusion de la paix. On procéderait ainsi :

Dans le courant de la deuxième quinzaine de décembre, les représentants des gouvernements alliés se réuniront à Paris pour échanger leurs vues sur tous les points susceptibles d'être discutés. C'est ce qu'on appellera la période des entretiens préliminaires qui se prolongera vraisemblablement jusqu'à la fin du mois.

La conférence véritable de la paix s'ouvrira après les fêtes du jour de l'An. Elle comprendra deux périodes distinctes. Dans la première, seuls les délégués officiels des pays alliés siégeront. Ces délégués auront pour mission de déterminer les principales conditions de la paix à imposer à l'ennemi. C'est seulement lorsqu'un accord aura été réalisé que commencera la seconde période de la conférence. Les délégués des pays ennemis seront alors admis aux séances. On leur donnera successivement lecture des conditions auxquelles ils devront donner leur adhésion.

M. Balfour, aussi bien que M. Taft, l'ancien Président des Etats-Unis, dans un discours prononcé à New-York, ont reconnu que la question la plus importante à résoudre était celle de la Société des Nations. Il convient d'ailleurs de noter à ce propos que le Conseil général de l'Association française pour la Société des Nations a de son côté décidé de demander au gouvernement français de provoquer avant l'ouverture des négociations de paix une déclaration solennelle par laquelle les nations alliées affirmeraient les principes de justice et de droit pour le triomphe desquels elles ont combattu et se déclareraient résolues à les appliquer.

Tout le monde paraît d'accord sur la nécessité d'instituer la Société des Nations. Le seul point à résoudre est de savoir si la conférence doit procéder à l'organisation de cette nouvelle institution en même temps qu'elle élaborera les conditions de paix ou si elle doit réserver cette besogne pour l'entreprendre aussitôt après la conclusion de paix. Aucune décision n'a encore été prise à cet égard. Il est probable que c'est au cours des entretiens préliminaires que les délégués alliés, en arrêtant définitivement le programme de la conférence, seront appelés à statuer.

LA DÉMOBILISATION des officiers de complément

J'ai déjà eu l'occasion de dire un mot des principes de démobilisation qui seront appliqués en Allemagne : tout en libérant classes par classes en commençant par les plus anciennes, on tiendra compte dans une large mesure des besoins militaires et des nécessités économiques. Dans l'armée britannique, où la considération des classes ne peut pas exister puisque les hommes n'ont pas été mobilisés par classes, la démobilisation affectera un caractère encore plus nettement économique qu'en Allemagne. Dans le petit catéchisme qui a déjà été distribué aux tommies, à la première question : au bout de combien de temps serai-je renvoyé dans mes foyers ? On répond : cela dépend de la nature de votre emploi dans le civil et du fait qu'une occupation vous attend ou non à votre retour.

Chez nous, on sait qu'on adoptera le renvoi égalitaire par classes. Mais M. Deschamps, dont tous ceux qui le connaissent applaudissent la nomination au sous-secrétariat d'Etat de la Démobilisation, disait, hier, qu'on donnerait à cette règle de la souplesse en mettant en sursis les patrons, ingénieurs et ouvriers spécialistes nécessaires à la reprise de la vie économique.

Reste à examiner la question du renvoi dans leurs foyers des officiers de complément qui ne se pose pas tout à fait comme celle des hommes de troupe. On regrette un peu qu'elle n'ait pas été abordée dans son ensemble et qu'on n'ait encore parlé que des officiers appartenant aux classes immédiatement libérables. Un grand nombre d'officiers de complément font partie précisément des cadres indispensables à la vie économique du pays et doivent être, par conséquent, traités avec bienveillance. Mais beaucoup d'entre eux sont, hélas ! ruinés par la guerre et hors d'état de retrouver immédiatement une situation. Ils ne demanderaient probablement pas mieux que de rester mobilisés un certain temps après le départ de leur classe. Il semble donc que tous les officiers de complément, quelle que soit leur classe, devraient être, dès maintenant, invités à formuler leurs desiderata, dont on tiendrait compte dans la mesure des exigences militaires. M. Abrami a déjà donné à entendre que l'armée ne pourrait se passer du jour au lendemain de certains spécialistes. Cette catégorie mise à part, on pourrait sans doute établir des tours de libération qui donneraient, autant que possible, satisfaction aux intérêts généraux et particuliers.

J'ajoute que, si j'en juge par les lettres que je reçois, beaucoup d'officiers de complément, désireux d'être titularisés dans l'armée active, connaissent très mal les circulaires ministérielles qui ont trait à la question et n'ont pas de facilité pour les connaître. Il serait utile d'en extraire l'essentiel et d'en assurer la diffusion dans les corps de troupe, états-majors et services.

D'autres correspondants, comprenant bien que la rapidité de la démobilisation dépend de la conclusion de la paix, espèrent que la diplomatie alliée mettra en pratique la formule : « Pas une heure de moins et pas une heure de plus qu'il ne faut. »

Lt-colonel de THOMASSON.

LE PEUPLE AUX DEUX FACES

Mes premiers cinq jours en territoire occupé

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal *accrédité aux armées britanniques*)

Aix-la-Chapelle, 7 Décembre. — Cinq jours que nous sommes en Allemagne et que j'y suis, Eupen, Malmédy, Montjoie, Aix-la-Chapelle, Duren, des villages par dizaines, 40 kilomètres en profondeur, du boche de plus en plus boche, voilà notre apparition qui se précise, gagne et marche au Rhin. Si vous croyez que ce que nous voyons est simple, votre erreur est grande. Le spectacle est des plus compliqués. Tous les aspects de l'âme humaine, la servilité, l'inconscience, la crainte, la fierté, la légèreté, la sournoiserie, l'insolence, nous les avons. Si l'âme humaine a d'autres aspects que nous oublions, ajoutez-les, ils y sont.

Vouloir découvrir immédiatement, au milieu de ces manifestations enchevêtrées, la véritable pensée de l'Allemagne actuelle serait gaminerie. D'ailleurs, depuis cinq jours, il y a deux Allemagnes : celle que nous occupons et occuperons, celle qui restera libre. La description de l'une ne pourrait servir à l'autre. L'Allemagne avec laquelle nous allons traiter, c'est à Berlin qu'il faut aller la fouiller. En attendant, regardons celle qui est sous nos pas.

Deutschland über alles !

Nous entendons qu'ils disent n'être pas vaincus. Savez-vous que tout le pays reçut ses troupes en retraite avec des drapeaux aux fenêtres ? Ils se jugent la victime de circonstances malheureuses, ils se croient toujours le géant debout ; ils font une concession : c'est que ce géant, pour un moment, doit consentir à ne plus mordre. Quant à ses yeux, ils ne se baisseront pas. Le géant est plein de gloire, d'honneurs.

— Mais, dis-je à un jeune professeur, hôte de mon hôtel, et les fers que nous lui avons passés aux pieds ?

Il m'a répondu :

— Nous ne regardons que la couronne qu'il a sur la tête. »

C'est le mot d'ordre donné. Ce que dit ce professeur, les journaux l'écrivent. Nous voyons sous nos yeux se dessiner la façon dont ils apprendront l'histoire de leur défaite aux petits Boches. Vous croyez que l'Allemagne est diminuée ? Allons donc ! Elle n'a jamais été si grande !

— Tout l'univers contre nous ! disent-ils.

— Halte-là, ai-je répondu à mon professeur. C'est un conte dont il ne faut pas nous endormir. Au début de la guerre, qui était le plus fort, vous ou nous ?

— C'était vous.

— Et c'est alors que vous avez essuyé votre plus grave défaite. Et votre surpopulation, et vos alliés, qu'en faites-vous ? Pensez au nombre de votre coalition quand elle donnait en plein. Pensez à celui de la nôtre quand l'Angleterre n'était qu'en préparation, l'Italie en attente et l'Amérique dans les limbes. Au moment de votre supériorité, vous n'avez pu nous battre. »

Le professeur ne veut voir que la fin. Il s'est fait un tableau qu'il aime à contempler : l'Allemagne toute seule, la tête droite et l'univers entier se jetant sur elle.

— Il est faux votre tableau, lui dis-je, et l'Autriche ? et la Bulgarie ? et la Turquie ? Ce que vous appelez votre isolement n'est que la première conséquence de votre défaite. Vous ne vous êtes trouvés seuls qu'au moment où vous étiez battus.

— Nous avons tenu les derniers, dit-il.

— Oui, mais pour tomber aussitôt.

Le professeur secoue la tête pour dire non. Le maître d'hôtel, démobilisé de deux jours, entre dans la conversation. Il dit :

— Monsieur, l'armée du front jusqu'au bout a rempli son devoir. On a bien fait de la recevoir avec des drapeaux. Si nous sommes où nous en sommes, nous le devons à ces cochons de l'arrière qui faisaient la révolution pendant que nous nous battions.

— C'est parfait que vous reveniez du front, lui dis-je. Vous devez vous y connaître davantage. Comment appelez-vous l'opération qui vous a reconduits au Chemin des Dames, qui vous a fait lâcher les lignes Hindenburg ? Vous savez ce que c'était que les lignes Hindenburg ? Cela ne s'appelle-t-il pas des victoires pour nous ? Il répond : « Notre armée eut là évidemment un retour du sort, mais ce qui nous dépasse, c'est que ce retour qui était en votre faveur fut le dernier...

— Parce que vous étiez incapables d'en faire surgir un autre !

— Ce n'est pas la faute de l'armée, fait le maître d'hôtel, sous-officier hier...

Les archets menteurs

Voilà le ton du ciel de l'Allemagne vaincue, elle ne se dit pas battue. Elle se persuade qu'en pleine grandeur, pour des raisons mystérieuses, elle a été forcée d'abdiquer. Elle porte la tête haute, elle ne se sent pas humiliée, elle dévore en dedans une rage qui s'installe, mais la notion de l'heure, elle ne la perd pas. Ses usines fument, ses femmes repeuplent et ses orchestres, comme ce soir au Palace, à Aix-la-Chapelle, tandis que nous, ses ennemis en uniforme, nous dînions, ses orchestres, de leurs archets menteurs en attendant, si nous le permettons, qu'ils redeviennent des flèches, nous servent *Sambre-et-Meuse* !

Albert Londres.

— Ach ! La Prusse mourra de ce Rhin flottant !

Et partout cependant le séparatisme progresse

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 8 Décembre. — Le mouvement séparatiste s'accentue en Allemagne et gagne rapidement du terrain dans toutes les régions. A Cologne et à Dusseldorf, des démonstrations ont lieu chaque jour en faveur de la République rhénane; le clergé catholique prend une part active à ce mouvement. L'*Augsburger Abendzeitung* considère comme imminente la proclamation de la république du Sleswig-Holstein, indépendante de la Prusse et signale les progrès du séparatisme en Silésie. Le mot d'ordre est partout le même : Berlin appartient aux bolcheviks, séparons-nous de Berlin.

Hindenburg organise la réaction

Parallèlement à cet effritement se développe un mouvement contre-révolutionnaire à tendances centralistes dont on attribue la direction occulte à Hindenburg. La *Leipziger Volkszeitung* dénonce le maréchal comme l'organisateur de la réaction et elle commence la publication d'une série de documents tendant à démontrer l'existence d'un péril Hindenburg.

Pendant ce temps, le groupe Spartacus organise des coups de main à Berlin où les mitrailleuses ont fonctionné dans les quartiers du Nord toute la journée de jeudi. Le gouvernement Ebert se débat contre les extrémistes du parti Liebknecht qui ont fait arrêter toute la commission exécutive du Conseil des ouvriers et soldats suspecte de modérantisme. Les membres de la commission ont été relâchés et Ebert semble avoir repris le dessus, mais pour combien de temps ?

Suivant la *Badische Landeszeitung*, le coup de main bolcheviste à Berlin a provoqué une effroyable panique. On voyait partout des femmes et des enfants courir affolés et chercher un abri contre la fusillade. On signale une douzaine de morts et de très nombreux blessés. Les bolchevistes du groupe Liebknecht n'ont pas aussi complètement échoué que le prétendent les feuilles officieuses. Leurs soldats occupent, dit la *Landeszeitung*, les gares de la Friedrichtrasse, de Lehrte, de Wedding et de Stettin. Par ordre du gouvernement l'université a été fermée et transformée en redoute. Les étudiants organisent un meeting de protestation. — M. R.

L'extradition de l'ex-kaiser n'est pas demandée par l'Allemagne

Amstérdam, 8 Décembre. — La *Gazette de Cologne* dit que M. Haase a déclaré à un de ses rédacteurs que le gouvernement n'avait encore pris aucune décision relativement à l'extradition de l'ex-kaiser qui, à la suite de son abdication officielle, est considéré comme un simple particulier.

Leurs crimes à retardement

10 tués par une bombe boche cachée dans une gare belge

Gand, 7 Décembre. — Une explosion s'est produite à la gare de Wetteren ; elle a été causée par la chute de débris sur une bombe cachée par les Allemands. Il y a dix morts et plusieurs blessés. Les dégâts sont considérables.

L'escorte navale du président Wilson

On annonce de source officielle américaine qu'une escorte navale détachée de la flotte qui se trouve dans les eaux européennes sous le commandement de l'amiral Sims se portera à la rencontre en mer du Président Wilson et l'escortera à Brest. Cette force comprendra neuf dreadnoughts, dont le cuirassé *Wyoming* battant pavillon de l'amiral Sims et trente contre-torpilleurs. Toutes ces forces viennent directement du service actif de la zone des armées.

Le vaisseau présidentiel est escorté depuis son départ des Etats-Unis par le navire de guerre *Pensylvania*, battant pavillon de l'amiral Mayo, commandant en chef de la flotte de l'Atlantique des Etats-Unis ainsi que de cinq contre-torpilleurs de la flotte américaine de l'Atlantique.

Le contre-amiral Henry B. Wilson, commandant de la flotte navale des Etats-Unis, qui a eu la mission de convoyer et de patrouiller sur les côtes de France pendant la guerre, sera chargé de tous les détails de la réception du Président Wilson dans le port de Brest.

Le chenal menant au port de Brest sera jalonné par des navires sous le commandement de l'amiral Wilson.

L'avance des Américains

8 Décembre. — Au nord de Boos, des unités de la 3e armée américaine ont avancé aujourd'hui, atteignant la ligne Meckenheim, Kempenich.

Au sud de Kempenich, notre ligne n'a pas bougé. — (Officiel américain.)

L'armée de Mackensen s'est rendue

Amsterdam, 6 Décembre. — On mande de Budapest au Berliner Tageblatt :

L'Az annonce qu'à la suite d'un accord les troupes de l'armée Mackensen se trouvant dans la région de Hermannstadt rendront leurs armes au général Berthelot. Les autres les remettront à une commission militaire hongroise.

Le journal ajoute que la remise des armes s'est faite partout jusqu'ici sans le moindre désordre.

Le voyage à Paris du prince de Serbie est reculé

Bâle, 8 Décembre. — On mande de Laibach, 8 Décembre : Les journaux annoncent que le prince Alexandre de Serbie a ajourné son voyage à Paris pour attendre le retour des hommes politiques serbes de l'étranger afin de former un nouveau gouvernement.

LE SALUT DE LA PATRIE A L'ALSACE-LORRAINE

MM. Poincaré et Clemenceau à Metz

Le bâton de maréchal officiellement remis à Pétain
Toute la Lorraine acclame les représentants de la France

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Metz, 8 Décembre. — Metz a redoublé d'activité depuis deux jours pour que la vieille cité soit parée de tous ses atours en l'honneur des hôtes illustres qu'elle reçoit aujourd'hui.

La municipalité ignore ou dédaigne les considérations qui empêchent de baptiser les rues avec les noms de personnages contemporains; elle inscrit en lettres blanches, sur ses plaques, celui des maréchaux Foch, Joffre et Pétain, des généraux Mangin, de Castelnau, de Maud'huy, des rois George et Albert, des présidents Wilson, Poincaré et Georges Clemenceau ; c'est en quelque sorte une consécration anticipée de l'Histoire.

Naturellement, cette espèce de Panthéon serait incomplet sans les rues de l'Yser, de l'Argonne, de la Marne et du 19 Novembre.

La lecture du « *Journal intérimaire* édité à titre provisoire » renseigne sur les changements qui se produisent chaque jour dans les habitudes locales : les civils seront tenus, par exemple, de se découvrir quand une musique exécutera en public la *Marseillaise*.

Le temps est maussade et gris, le ciel boude. Qu'importe ! En dépit des menaces de pluie, une extraordinaire animation emplit la ville, les trains arrivent complets, les routes sont sillonnées de charrettes où s'entassent des familles entières ; les hôtels regorgent de monde ; tout est prêt, on ne découvre en nul endroit les vestiges du régime boche.

M. Prevel, maire de la ville, a invité ses concitoyens à pavoiser et a conseillé l'abstention aux sujets allemands. La France a seule le droit de manifester sa joie. On rappelle à ce propos que les Messins étaient tenus d'arborer les drapeaux à l'occasion de la fête impériale et la police notait les fenêtres vides, les balcons déserts, les façades nues et dressait procès-verbal. Les temps ont changé.

La réception à la gare

A son arrivée, 9 heures, le Président de la République est reçu, à la gare, par le maréchal Foch, le commissaire de la République, le général de Maud'huy, gouverneur de Metz, ainsi que par les maréchaux Joffre, Pétain, Douglas Haig, le général Pershing, le général belge Gillain, le général italien Albricci, etc.

M. Raymond Poincaré a la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur. M. Georges Clemenceau, les présidents du Sénat et de la Chambre, salués à leur arrivée par le maréchal Foch, M. Mirman et le général de Maud'huy, sont immédiatement introduits dans le « salon de l'empereur ». Leurs bras sont déjà chargés de bouquets. Une longue acclamation se fait entendre dans laquelle le cri de : « Vive la France ! » prend une impressionnante ampleur. Elle se répercute au dehors où une foule immense attend le Président de la République.

Le salut de Foch

Le maréchal Foch souhaite la bienvenue au Président de la République en ces termes :

Monsieur le Président de la République,

J'ai l'insigne honneur, aujourd'hui, de vous saluer au nom des généraux commandant en chef les armées alliées et de vous souhaiter la bienvenue dans cette terre d'Alsace et de Lorraine qui nous fut arrachée violemment il y a bientôt cinquante ans, qui nous resta particulièrement chère par sa fidélité et qui vient d'être enfin libérée du joug de l'ennemi par la valeur des armées alliées.

Et le Président lui répond :

Monsieur le maréchal,

C'est une indicible émotion pour le gouvernement de la République — pour M. le président du Conseil — pour les membres de la représentation nationale et pour moi — que de recevoir votre salut et celui des chefs des armées alliées aux portes de la vieille cité lorraine qui vient d'être rendue à la France et sur laquelle flotte de nouveau le drapeau tricolore.

La France ne saurait souhaiter un lieu plus propice et plus riche en souvenirs pour vous témoigner à vous, monsieur le maréchal, et à vos glorieux frères d'armes, sa reconnaissance et son admiration.

Pendant de longs mois, vous avez lutté ; pendant de longs mois, vous avez rivalisé de bravoure et de ténacité ; vous avez contenu l'armée allemande ; vous l'avez usée ; vous l'avez réduite peu à peu à reconnaître notre supériorité militaire.

La victoire est due à l'heureuse entente que vous vous êtes toujours efforcé d'établir entre vous et qui a trouvé son expression définitive et nécessaire dans l'unité de commandement, noblement acceptée par tous et loyalement pratiquée dans l'intérêt commun.

Ensemble, vous avez été les défenseurs de la liberté et les vengeurs des droits outragés. Il est juste qu'ensemble vous soyez maintenant à l'honneur dans ces chères provinces françaises dont la liberté a été si longtemps confisquée par la violence et dont le monde entier va consacrer bientôt les droits à jamais restaurés.

L'accueil qui vous a déjà été fait par les habitants et celui que vous allez recevoir encore prouveront à toutes les nations alliées combien l'annexion allemande avait heurté le sentiment des populations et combien la France disait vrai lorsqu'elle affirmait que le cœur de la Lorraine et de l'Alsace n'avait pas changé.

Vous emporterez ainsi, messieurs, de votre visite la conviction profonde que l'œuvre libératrice que vous avez accomplie avec nous était commandée par la justice et qu'elle sera ratifiée demain par la conscience de l'humanité.

PLAN DE METZ

La revue et le bâton de Pétain

A 9 h. 45, c'est la revue des troupes sur l'Esplanade. Après avoir passé sur le front des troupes, avec le ministre de la Guerre, le Président de la République remet le bâton de maréchal au maréchal Pétain.

Le chef de l'Etat a prononcé, à cette occasion, l'allocution suivante :

Monsieur le maréchal,

Vous m'avez dit, il y a peu de jours, que vous éprouveriez une grande fierté à recevoir les insignes de votre dignité nouvelle dans cette ville de Metz dont l'héroïsme des troupes placées sous votre haut commandement a préparé et assuré la délivrance.

C'est, en effet, pour les armées françaises, une magnifique et légitime récompense, que le bâton de maréchal puisse être remis à leur chef dans cette glorieuse cité que nous avons si longtemps pleurée et qu'elles ont rachetée de leur sang.

Lorsque, tout récemment, j'ai eu le plaisir d'épingler à votre poitrine la médaille militaire, je vous ai remercié, au nom du gouvernement de la République et du peuple français, de la large part que vous aviez eue dans les succès déjà remportés à cette date sur le front de combat, et j'ai exprimé le confiant espoir que j'aurais bientôt à vous féliciter de victoires décisives.

Vous et vos armées vous avez rapidement répondu à l'attente de la France. En quelques semaines, vous avez refoulé, talonné, bousculé l'ennemi, jusqu'à ce qu'il fût forcé de demander grâce.

Vous avez obtenu du soldat français tout ce que vous lui avez demandé. Vous l'avez compris, vous l'avez aimé, et il vous a rendu en obéissance et en dévouement tout ce que vous lui donniez en sollicitude et en affection.

L'illustre enfant de Metz qui fut autrefois, lui aussi, maréchal de France, s'est signalé dans son commandement et dans son administration par son désintéressement et son esprit d'humanité. Les vertus de Fabert ont été les vôtres : la sagesse, la méthode, le souci de veiller constamment au bien-être des troupes, la volonté de sacrifier au salut du pays toutes considérations d'amour-propre et tout intérêt personnel.

Monsieur le maréchal Pétain, recevez du gouvernement de la République, en présence de vos aînés, le maréchal Joffre et le maréchal Foch, l'honneur que l'ancienne monarchie française a conféré jadis au maréchal Fabert. Vous êtes digne de votre devancier.

M. Poincaré donna le premier l'accolade au chef de l'armée française. M. Clemenceau, président du Conseil, embrassa ensuite le maréchal Pétain.

Les deux présidents, se trouvant alors en face l'un de l'autre, se jetèrent spontanément dans les bras l'un de l'autre.

Ce geste, dans des circonstances aussi solennelles, provoqua une intense émotion parmi tous les assistants déjà fort émus. Une ovation formidable se prolongea longtemps.

Le défilé

Le spectacle prend à ce moment un caractère grandiose dont les assistants conserveront un impérissable souvenir. Tandis que dans le lointain, au sommet des crêtes, dont on aperçoit à travers les arbres dénudés les contours bleuâtres, les gros canons des forts tirent sans discontinuer, que toutes les cloches de la ville — et parmi elles la « Mute » dominant toutes les voix de sa basse-taille — sonnent à toute volée, nos poilus vont défiler.

Quelques ordres brefs, transmis de proche en proche à toutes les unités et les voici, dans l'ordre, avançant aux accents de *Sambre et Meuse* et de la *Marche Lorraine* que les musiques jouent alternativement :

Troupes américaines avec leur musique, fusiliers marins, régiments d'infanterie, une section de tanks, voici l'artillerie légère, les « lourds », les obusiers, les autocanons.

Lorsqu'ils passent devant le Président de la République, les drapeaux s'inclinent, les officiers saluent du sabre.

Et, les premiers, les poilus sont empoignés par la grandeur du moment. Ils vont, la tête droite, les traits durcis, les yeux fixes, tenant d'une main crispée la crosse de leur fusil, martelant le sol d'un talon vainqueur. Et la musique leur dit :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la carrière...

Des femmes, des hommes aussi pleurent. Minute rare, unique, qu'il faut avoir vécue pour la bien comprendre.

Puis le Président de la République a offert un déjeuner dans le wagon-restaurant du train présidentiel aux membres du gouvernement, aux maréchaux, aux ambassadeurs des puissances alliées.

C'est à l'issue de ce déjeuner que le cortège s'est reformé pour gagner l'Hôtel de Ville. Il est 13 h. 45 quand on y arrive.

A l'Hôtel de Ville

M. Prevel, maire de Metz, salué le Président de la République, le président du Conseil et le gouvernement, les maréchaux, les Alliés :

Monsieur le Président,

C'est avec une immense allégresse et une ardente foi patriotique qu'au nom de notre vieille cité messine et de la municipalité, au nom de toute la Lorraine accourue dans nos murs pour vous acclamer, le maire de Metz vous présente respectueusement ses vœux de bienvenue sur notre terre lorraine redevenue en fait et pour toujours, grâce à l'héroïsme de nos armées, ce qu'elle a toujours été de cœur, c'est-à-dire française. Cette bienvenue, je vous la souhaite à vous, monsieur le Président, comme premier magistrat de la grande République française, à laquelle nous sommes fiers d'appartenir et dont nous jurons d'être les plus fidèles sujets et les plus dévoués serviteurs.

Je vous la souhaite à vous aussi, monsieur le président du Conseil, qui, par votre indomptable énergie, avez si bien su faire la guerre et devenir l'artisan de la magnifique victoire qui couronne ces quatre années de la guerre la plus dure et la plus cruelle qu'ait jamais connue l'histoire du monde.

Je vous la souhaite à vous, monsieur le maréchal, qui, par votre génie, avez su acculer à la capitulation l'orgueilleux peuple allemand qui, depuis quarante années, selon les paroles de son empereur déchu et déconsidéré, aiguisait son épée et tenait sa poudre sèche.

Un vœu

Le maire de Metz constate que le plébiscite dont avaient parlé les Allemands est fait et il compare la belle fête de ce jour avec les visites de l'orgueilleux kaiser dont la population messine conserve le souvenir abhorré. Après avoir célébré le glorieux sacrifice de ceux qui sont tombés, il ajoute :

Qu'il me soit cependant permis, monsieur le Président, de vous présenter un vœu !

... Ce qui nous préoccupe, c'est de savoir sous quel régime va être placée cette population allemande à côté de laquelle, sans nous y mêler, nous vivons depuis 40 ans, qui a pris dans notre pays une place si encombrante et qui, il y a quelques semaines encore, nous traitait en ennemis mortels qu'il fallait écraser sous le poing de fer allemand ! Va-t-on nous demander de continuer à vivre côte à côte avec elle ? Un de nos députés lançait jadis en pleine Chambre d'Alsace-Lorraine cette boutade humoristique : « Si je savais qu'il faille retrouver des Prussiens au Paradis, je renoncerais à y aller ! »

Il nous semble aujourd'hui être au Paradis, tellement nous sommes heureux d'être redevenus Français ! De grâce, qu'on nous permette d'y rester, c'est-à-dire qu'on éloigne de nous les Prussiens qui nous ont tant fait souffrir ! Tel est, monsieur le Président, le vœu de nos populations sur lequel je veux terminer mon allocution de bienvenue. Nous avons confiance que le gouvernement saura en tenir compte !

M. Poincaré répond au maire

Le Président répond en ces termes au premier magistrat de la vieille cité lorraine :

Monsieur le maire, Messieurs,

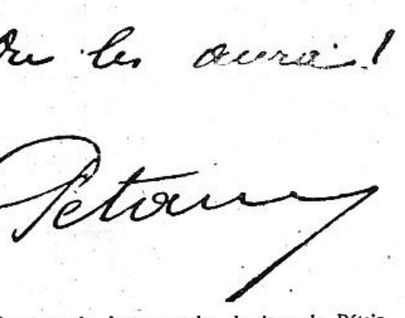
La France entière a tressailli d'allégresse le jour où ses troupes victorieuses sont rentrées dans Metz et ont rendu les honneurs à la statue du maréchal Fabert pour saluer en lui tout votre passé de gloire et de fidélité.

Le gouvernement de la République, qui avait hâte de fêter avec vous votre délivrance si longtemps attendue, vous remercie du splendide accueil que vous lui faites aujourd'hui et vous exprime le bonheur infini qu'il éprouve à vous voir enfin reprendre votre place restée vide au foyer de la grande famille française.

« Vous sortez d'un affreux cauchemar », ajoute le Président qui rappelle à grands traits l'admirable histoire, si glorieusement française, de Metz, depuis les origines jusqu'en 1870. Et il continue ainsi :

Metz a été, il y a quarante-huit ans, arrachée par la force à ses affections naturelles et à ses habitudes historiques, déviée de ses origines, déracinée de son passé, pour être jetée, frémissante et indignée, sous cette domination germanique qui réveillait en elle des antipathies séculaires.

Ah ! mes chers compatriotes, mes vaillants frères de Lorraine ! comme l'Allemagne vous connaissait mal ! Elle s'est imaginé qu'elle pourrait, en quelques années, détruire de sa main brutale une œuvre qu'avait accomplie, avec la coopération du temps, la libre volonté des hommes. Elle s'est figuré qu'elle aurait raison de vos consciences, qu'elle étoufferait le cri de vos cœurs et qu'elle vous broierait sous ce lourd mécanisme de discipline automatique qui a fini par des explosions de désordre et d'anarchie. Quelle ignorance de votre caractère et de vos sentiments ! Il arrive parfois au Lorrain de pousser la réserve jusqu'à une sorte de froideur apparente. Il n'aime guère à épancher ses énergies intérieures et ses forces d'enthousiasme. Il a un besoin de concentration et une pudeur d'âme qui font qu'à certaines heures il se replie sur lui-même et paraît difficile à pénétrer. Mais il a le cœur fidèle, l'esprit droit, la volonté tenace. Il patiente et ne fléchit pas. Les années ont passé sur Metz et Metz n'a pas changé. Les protestations que son grand évêque, Mgr Dupont des Loges, portait autrefois au Reichstag, au nom de tous les Messins, au nom de tous les Lorrains, se sont prolongées après sa mort, avec la même fermeté tranquille ; vous les avez renouvelées d'année en année, dans les pèlerinages à Mars-la-Tour, dans les visites aux cimetières, dans le culte du souvenir français ; et quand la menace ou la violence vous empêchait momentanément de crier au monde votre haine de l'oppresseur et votre fidélité à la patrie, vous vous renfermiez en vous-mêmes, vous vous taisiez, mais vous espériez encore et vous gardiez, intacte et immaculée, au fond



Fac-similé de la dernière ligne et de la signature du fameux ordre du jour de Pétain qui sauva Verdun. — 10 avril 1916

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de vos âmes, l'image de la France absente. Vous ne nous avez pas oubliés, vous avez eu confiance, vous nous avez attendus. Nous non plus, mes amis, nous ne vous avons jamais oubliés ; nous non plus, nous n'avons jamais cessé de penser à vous. Chère ville de Metz, ton mauvais rêve est évanoui. Voici la France qui revient et qui t'ouvre les bras !

M. Clemenceau s'avance à son tour vers le maire de Metz :

— Monsieur le maire, lui dit-il en substance, quand, par trahison, les Allemands entrèrent à Metz et violèrent la cité, le général Lapasset eut l'heureuse chance de pouvoir en mettre à l'abri les clefs. Celles-ci ont été précieusement conservées par sa famille qui me les a remises. Je vous les confie aujourd'hui. Gardez-les bien ! »

— Nous entendons les garder toujours ! » s'écrie M. Prevel en prenant l'écrin de cuir rouge que lui tend le président du Conseil.

Metz dans la joie

Après la cérémonie de l'hôtel de ville, le Président de la République s'est rendu à la cathédrale.

Le Président y a été reçu par le vicaire-général qui lui a souhaité la bienvenue. M. Poincaré lui a répondu qu'il savait combien le clergé lorrain a contribué à la conservation des sentiments français, puis il a déposé une gerbe de fleurs sur la tombe de Mgr Dupont des Loges.

Le Président et sa suite se sont rendus de là au cimetière de Chambières devant le monument élevé aux 7.500 soldats français morts dans les murs de Metz en 1870-1871.

De toutes parts se produisent des démonstrations populaires qu'aucun protocole n'eût pu imaginer, qu'aucun organisateur n'aurait pu prévoir. Toute la population cherchait évidemment à témoigner son ardent patriotisme, sa fièvre d'ardeur française, si longtemps contenue, sa joie de la victoire et tout d'un coup ses enfants trouvèrent le plus joli mouvement pour traduire ces sentiments. Las de jeter des fleurs et de crier, ils se jetèrent littéralement sur toutes les voitures du cortège, dont chacune devint un drapeau vivant, un bouquet de jeunes gens, de jeunes filles.

Inutile de dire que les occupants, non seulement ne se montrèrent pas choqués d'une telle intimité, mais qu'ils accueillirent comme leurs enfants ces petits Lorrains. Chaque ministre, chaque général en avait au moins un ou deux sur les genoux, tandis que les grandes demoiselles, debout sur les marchepieds, chantaient la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, la *Marche Lorraine* et la populaire *Madelon*.

Un officier porte-drapeau saisit une fillette trop petite pour embrasser notre étendard et la porta jusqu'à ce qu'elle eût baisé l'étoffe déchirée par les balles. Tandis que se déroulait cette farandole de féerie, les jeunes gens et les jeunes filles qui n'avaient pas trouvé place sur les voitures suivaient en dansant et en chantant. Les uniformes de nos officiers et de nos soldats se mêlaient harmonieusement aux soieries multicolores des Lorraines coiffées du bonnet blanc. Quelques Alsaciennes participaient au cortège.

Toute la soirée, Metz a gardé sa physionomie de fête joyeuse, triomphale et de bon aloi. Les rues pavoisées présentent une animation extraordinaire. Des automobiles passent chargées de jeunes filles en costumes. Des guirlandes lumineuses s'allument un peu partout. La ville est pleine de chants et de musiques.

Le soir, une représentation de gala a eu lieu au théâtre avec des artistes du théâtre aux armées et des théâtres nationaux.

Le départ des parlementaires et des personnages officiels s'est effectué par des trains spéciaux partant entre 4 et 8 heures du soir à destination de Strasbourg. Le Président de la République doit passer la nuit dans son train et entrera solennellement ce matin à Strasbourg à 9 h. 30 du matin.

A. Liégeois.

LA FÊTE DES YEUX

(De notre correspondant accrédité aux armées)

Metz, 8 Décembre. — Metz s'est éveillée ce matin dans la féerie. La bonne dame de la reconnaissance, d'un coup de baguette, a fait naître une floraison sans pareille de drapeaux et de guirlandes qui cascadent dans les rues et sur les places. Des théories de couleurs tricolores clapotent gaiement le long des maisons aux balcons enrubannés et aux fenêtres pavoisées. Jenny l'ouvrière, dans sa mansarde, a sorti entre sa cage et ses pots de fleurs la bannière de sa corporation, mis sur sa tête le bonnet phrygien et piqué à son corsage les trois fleurs symboliques.

Sur la Moselle, les barques au repos battent pavillon de France. En bordure de l'avenue, par les murs ajourés de la Pergole, l'œil ne découvre que du blanc, du rouge et du bleu à perte de vue. A la pointe de la flèche gothique de la cathédrale, le drapeau frissonne comme une âme. Les demeures qui sortent une à une de l'ombre respirent l'allégresse. Les lourdes inscriptions allemandes ont disparu. Partout des écussons marqués R. F., des images de généraux ou de patriotes d'hier et d'aujourd'hui : Déroulède ou Foch, Gambetta, Thiers ou Napoléon. Les trottoirs disparaissent sous les vertes frondaisons des sapins amenés de la montagne. L'hôtel de ville n'est qu'une suite ininterrompue d'arceaux de branchages, de cartouches flamboyants. Des massifs de plantes vertes garnissent le vestibule et les côtés du grand escalier d'honneur.

Sur la place d'Armes, la statue de Fabert, sur l'esplanade, celle de Ney sont enlizées sous les drapeaux et les bouquets. Les deux maréchaux, droits sur leurs socles, semblent vouloir quitter leur passivité d'hommes de bronze, en ce jour solennel.

Le ciel, lui-même, a des teintes magnifiques pour fêter l'aube qui se lève. Déjà, des soldats en armes, astiqués, reluisants comme des sous neufs, s'alignent en marge de la chaussée. Les officiers, sabre battant la hanche, donnent des ordres. Les fenêtres commencent à se garnir. Des jeunes filles remplissent des corbeilles de feuilles de lauriers et de fusain que tantôt elles égrèneront sur les pas du cortège.

Il y a quelque mille ans, les femmes de Jérusalem apportèrent des palmes au Messie libérateur. Les femmes de Lorraine aujourd'hui renouvellent le geste émouvant de l'hosanna. Les bons Messins veulent recevoir comme il sied le Président de la République qu'accompagnent M. Clemenceau, baptisé par les poilus « le père la Victoire », et les maréchaux illustres, artisans du salut public.

En haut de son portail, l'empereur Guillaume, sous les traits du prophète Daniel, moustaches en croc, yeux levés pour une prière, a l'air, avec sa pancarte sur la poitrine, d'un vaincu du destin implorant la charité.

Lieutenant Fernand Marson.

Un industriel assassiné à Belleville

M. Crouzet, industriel, âgé de 66 ans, a été assassiné à son domicile, 27, rue du Pressoir.

M. Crouzet est propriétaire de la maison qu'il habite seul, et où il exploite une fabrique de gibecières pour bazars, occupant une dizaine d'ouvrières. Deux immenses pièces séparées par un large couloir servaient d'ateliers. Le logement de M. Crouzet se trouvait au premier étage au-dessus de ses ateliers. Le tout situé derrière le premier corps de bâtiment pour lequel il n'y a pas de concierge.

C'est un de ses anciens ouvriers, M. Henri Seine, découpeur, 11, rue Vilain, à qui il avait promis une gibecière pour son fils, qui a découvert le crime en allant chercher l'objet promis.

Ayant trouvé ouverte la porte d'entrée, il pénétra dans la première pièce où il remarqua, appuyé contre une table, le parapluie de son ancien patron et, un peu plus loin, derrière un massicot, son chapeau complètement écrasé.

Il entra alors dans le couloir précédant le second atelier et là, contre la cloison, il découvrit le corps, déjà froid, de M. Crouzet. Celui-ci était couché sur le dos, les mains liées sur le ventre, les jambes également attachées avec de la ficelle et un tampon de ouate enfoncé dans la bouche ; une cordelette faisait deux fois le tour du cou de M. Crouzet qui portait, en outre, à la tête, une large blessure. Le maroquinier avait été d'abord assommé puis étranglé.

Prévenu, le commissaire du quartier Saint-Fargeau, M. Compagnon, se rendit aussitôt sur les lieux.

On suppose que M. Crouzet est rentré samedi, vers 10 heures du soir, et qu'il a été assailli dans sa demeure, soit par deux individus, qui l'auront suivi dans la rue et se seront fait ouvrir la porte peu après, en sonnant, soit par deux individus qui s'étaient dissimulés dans l'habitation au moment du départ des ouvrières.

Le mobile du crime est assurément le vol ; le portefeuille de M. Crouzet a, en effet, disparu, et ce portefeuille contenait, on le sait par la déposition de la femme de ménage qui soignait l'industriel, tout l'avoir de ce dernier.

M. Deis, juge d'instruction, M. Socquet, médecin légiste, M. Mouton, directeur de la police judiciaire, M. Tanguy, chef adjoint de la Sûreté, se sont rendus sur les lieux pour recueillir les témoignages utiles et procéder aux constatations.

Aucun locataire de la maison n'a rien entendu. Un voisin déclara seulement qu'en rentrant chez lui, la veille au soir, vers onze heures, il avait remarqué deux individus qui stationnaient devant la maison de M. Crouzet et qui lui avaient demandé du feu. Ils sont recherchés.

Mais, les investigations de la police se portent surtout d'un autre côté.

En effet, la femme de ménage de M. Crouzet, Mme Ferrand, a déclaré que samedi matin son patron avait fait effectuer par deux de ses ouvrières, Mlle Démilière et Mme Folet, une livraison importante dont le montant, 600 francs environ, lui avait été soldé immédiatement. On se demande si le crime n'aurait pas été commis par un ou des individus ayant eu connaissance de ce paiement.

Les filles de M. Crouzet, qui demeurent l'une à Bordeaux, l'autre avenue de la République, à Paris, ont été avisées.

Le cadavre de la victime a été envoyé à la Morgue aux fins d'autopsie.

Revendications syndicales

Un meeting, organisé sous les auspices du comité intersyndical du vêtement parisien, a eu lieu, hier, après-midi, à la maison des syndicats, 33, rue Grange-aux-Belles. Cinq mille personnes environ y assistaient.

Les assistants, convoqués à cette réunion, furent quelque peu surpris d'entendre les orateurs parler de toute autre chose que des questions de salaires et des conditions de travail, qui devaient y être traitées, selon l'ordre du jour adressé aux intéressés. Finalement, un ordre du jour réclamant la libération de tous les emprisonnés politiques ou militaires fut adopté.

La réunion avait été très mouvementée et M. Jouhaux, secrétaire de la C. G. T., n'avait pu réussir à se faire entendre, bien qu'ayant été spécialement convoqué par les organisateurs. La sortie fut extrêmement agitée. Il y eut plusieurs blessés, dont quelques uns furent transportés à l'hôpital Saint-Louis. Cinq personnes, dont deux jeunes gens, furent arrêtées.

NOUVELLES DIVERSES

— Le sous-secrétariat d'Etat à la Démobilisation s'installera 28, boulevard de Courcelles, dans l'ancien hôtel de l'ambassade d'Espagne.

— A Dieppe sont arrivés deux convois de rapatriés des régions de Douai et Valenciennes, comprenant 750 personnes. C'est, à ce jour, un total de 5.750 rapatriés passés par Dieppe.

— A Arrou (Eure-et-Loir), une femme vient d'être victime d'une tentative d'assassinat. Le Parquet de Chartres s'est rendu sur les lieux.

— De Rome, on télégraphie que le pape a reçu l'archevêque de Reims accompagné de Mgr Neveux.

DERNIÈRE HEURE

LA TENSION entre Ebert et le groupe "Spartacus"

Menaces de grève générale

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Berne, 8 Décembre. — Autant qu'on peut en juger par les renseignements assez contradictoires qui parviennent de Berlin, la situation, dans cette ville, après les sanglantes échauffourées qui eurent lieu vendredi, reste très critique.

Certes, les relations entre le Directoire et le Comité ont repris comme auparavant. Toutefois, il est certain que les membres du Comité conservent quelque amertume de l'aventure. On annonce qu'ils ont commencé une active propagande parmi les ouvriers des usines de munitions pour les amener à chômer. On parle même de l'organisation de la grève générale. Mais ces agissements ne paraissent pas avoir réussi. En effet, les délégués des différentes usines sont venus en grand nombre dans la matinée du 7 s'informer auprès de la commission générale des syndicats de Berlin pour savoir quelle décision celle-ci avait prise. Quand ils se furent aperçus que la commission était complètement étrangère à ces appels à la grève générale, ils furent tous unanimes pour dire qu'ils useraient de toute leur influence pour que personne n'abandonnât le travail.

Nouvelles manifestations

Des dépêches ultérieures apprennent que dans l'après-midi du 7 décembre une grande réunion s'est tenue dans la salle Germania, à l'issue de laquelle plus de 2.000 ouvriers ont formé un cortège précédé du drapeau rouge. Les manifestants disposent de mitrailleuses et d'autos blindées. Ils se sont mis en marche dans la direction du Pariserplatz.

La manifestation la plus importante s'est déroulée dans le Tiergarten, vers 2 heures de l'après-midi. Les ouvriers des fabriques de munitions ont répondu en grand nombre à l'appel de grève générale qui avait été distribué dans la matinée et se sont réunis à Tiergarten. Devant une foule de plusieurs milliers de personnes, Liebknecht a pris la parole. Il a protesté contre les incidents qui s'étaient produits la veille à Berlin. Après ce discours, les manifestants formèrent un cortège qui s'est avancé vers l'intérieur de la ville. Une dépêche dit que jusqu'à 3 heures aucun incident n'a été signalé. Ensuite, le cortège que précédait un matelot portant le drapeau rouge s'est rendu à la Siegesallee, où il a été reçu par d'autres manifestants arrivés d'autres parties de la ville. La foule acclama Liebknecht ; des mitrailleuses ont été mises en batterie au pied du monument d'Otto III et de Jean IV.

Vers la fin de l'après-midi, les membres du groupe Spartacus ont également apporté des mitrailleuses devant les bâtiments du Reichstag. On ignore encore de quelle façon s'est passée la soirée, mais la situation peut être considérée comme grave.

Les précautions du gouvernement

Le gouvernement a cherché dans la journée de samedi à faire la lumière sur ces incidents. Il a siégé toute la matinée. Il avait convoqué les membres du Comité exécutif, le commandant de la ville de Berlin, le député Wels et le préfet de police, le socialiste indépendant Eichhorn. La séance a été uniquement consacrée aux incidents de la veille.

D'autre part, le gouvernement prend des précautions contre l'agitation du groupe Spartacus. La kommandantur de Berlin a déclaré qu'étant donné le caractère aigu qu'ont pris les événements durant les dernières 24 heures, il fallait encore s'attendre à des troubles et des incidents. La garde républicaine de soldats, forte de plus de 10.000 hommes, s'est mise à la disposition de la kommandantur. Elle est fermement résolue à faire régner dans Berlin l'ordre, le calme et la sécurité. La kommandantur a donné aux troupes l'ordre de ne faire usage de leurs armes que dans le cas d'absolue nécessite et pour repousser les attaques dont elles seraient l'objet.

Les engagements financiers de la Russie

Rome, 8 Décembre. — On mande de Omsk, 6 décembre :

Le gouvernement que préside l'amiral Koltchak a déclaré officiellement qu'il s'engageait formellement au fur et à mesure que la Russie se constituera à satisfaire intégralement aux engagements financiers à la charge du Trésor d'Etat, savoir le paiement des intérêts, l'amortissement des emprunts d'Etat à l'intérieur et à l'étranger, les paiements dus par suite de contrats, les appointements des fonctionnaires, les pensions et tout contre-paiement du Trésor dû à quiconque par loi, contrat ou titre légitime quelconque.

La Suède rompt avec les Bolcheviks

Stockholm, 8 Décembre. — Le gouvernement suédois a rappelé ses représentants diplomatiques et consulaires de Russie, à l'exception de deux fonctionnaires de la Légation.

M. Wilson offre sa médiation entre le Chili et le Pérou

Santiago-du-Chili, 8 Décembre. — L'ambassadeur des Etats-Unis a remis au Président un message de M. Wilson, offrant sa médiation et exprimant le désir que le différend entre le Perou et le Chili se règle amicalement.

Le Président a répondu en exprimant sa reconnaissance pour cette offre. Il déclare partager les désirs de paix du Président Wilson.

Le programme naval des Etats-Unis pour la police internationale

Washington, 8 Décembre. — M. Daniels, ministre de la Marine, dans son rapport annuel, recommande la continuation du programme d'extension navale pour assurer la police internationale. Il exprime toutefois l'espoir que le jour n'est pas éloigné où le monde assistera à la fin des armements rivaux.

M. Daniels propose ensuite la mise à exécution du programme déjà annoncé le 21 novembre.

Les unités ajoutées à la marine de guerre américaine en dernier lieu sont 2 cuirassés, 36 contre-torpilleurs, 28 sous-marins, 355 bateaux spéciaux employés dans la guerre anti-sous-marine et 13 drague-mines. Le nombre de ces bateaux anti-sous-marins déjà achevés ou en construction, y compris ceux livrés à la France, s'élève à 406 !

Pour l'arrivée de Wilson

M. Pams, ministre de l'Intérieur, a eu hier matin, place Beauvau, une conférence avec des officiers américains, M. Raux, préfet de police, et des fonctionnaires de son administration. Cette conférence avait pour but de régler les grandes lignes du service d'ordre qui sera établi par les polices française et américaine le jour de l'arrivée à Paris du Président Wilson.

Le procès Cavallini

Rome, 7 Décembre. — L'audience de l'après-midi a été marquée par la discussion des incidents préjudiciels, lesquels, pour la plupart, gravitent autour de celui qui a été soulevé en raison de l'absence de certains dossiers et de la détermination exacte de la nature du délit reproché aux inculpés.

1,200 prisonniers français arrivent en Danemark

Copenhague, 8 Décembre. — Douze cents prisonniers de guerre français sont arrivés ce matin à Elseneur ; on leur a fait une réception très chaleureuse

En outre, au cours de ces derniers jours, de nombreux officiers français, venant du camp allemand d'Eutin, ont traversé la frontière danoise.

Le change de l'argent allemand dans les régions libérées

M. Hayez, sénateur du Nord, vice-président du groupe parlementaire des départements envahis, a reçu du ministre des Finances la lettre suivante au sujet du change de l'argent allemand dans les pays envahis :

Monsieur le président,

Vous avez bien voulu me demander quelles mesures j'ai prises pour le change de l'argent allemand ou des pièces françaises démonétisées restées en la possession des habitants des communes récemment libérées.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que des mesures définitives à cet égard ne pourront être arrêtées avant quelques jours. A titre provisoire, j'ai adopté les dispositions suivantes, qui sauvegardent entièrement les intérêts de nos compatriotes :

1° J'ai prescrit à tous les comptables (y compris ceux de la zone de l'intérieur), de changer au pair toutes les monnaies d'argent à l'effigie de Napoléon lauré qui leur seraient présentées par des habitants ou des réfugiés des régions libérées.

2° J'ai donné des instructions à tous les trésoriers généraux de la région du Nord, du Nord-Est et de l'Est, pour qu'ils fassent au taux officiel fixé à la parité approximative du cours en Suisse, soit actuellement 0,70, le change des monnaies allemandes présentées par les prisonniers revenant d'Allemagne, les réfugiés ou les habitants des régions libérées.

J'ai, en outre, prescrit aux comptables de remettre à la partie versante un *reçu nominatif* indiquant la somme exacte sur laquelle a porté l'échange. Je prépare actuellement avec mes collègues de la Guerre et de l'Intérieur les bases sur lesquelles les opérations de reprise du mark seront définitivement effectuées.

Le matériel détruit ou emporté par l'ennemi

On communique la note suivante :

« Les imprimeurs des régions du Nord, de l'Est et d'Alsace-Lorraine doivent fournir, avant le 15 décembre, les renseignements ci-après :

» 1° La désignation détaillée du matériel de toute sorte enlevé par l'ennemi et dont on connaît l'emplacement actuel en Allemagne, ceci aux fins de récupération ;

» 2° La désignation détaillée du matériel détruit ou emporté par l'ennemi, ceci afin de pourvoir à son remplacement par réquisition en Allemagne.

» Ces renseignements doivent être adressés 117, boulevard Saint-Germain, à M. H. L. Motti, délégué à cet effet, par l'Office national des papiers. »

LA DÉMOBILISATION

Une note de l'agence Havas précise que « la seule mesure en voie d'exécution immédiate est la libération de la classe 1891. *Toutes autres décisions, spécialement en ce qui concerne les classes n'appartenant pas à la R.A.T., sont subordonnées à la situation militaire.* »

LA CATASTROPHE DE LUTHIERS

Une centaine de soldats morts *Ingénieux dévouement des Américains*

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Limoges, 8 Décembre. — Le nombre des victimes de la catastrophe de Luthiers (Indre) est plus élevé, malheureusement, qu'on ne le croyait d'abord. Hier, on comptait 88 morts et il est à redouter que ce chiffre impressionnant ne s'augmente, car plusieurs blessés sont dans un état désespéré.

Le mécanicien et le chauffeur du train tamponneur, qui marchait à 85 kilomètres à l'heure, sont tous les deux indemnes. Après avoir serré les freins et renversé la vapeur, car par suite du brouillard ils n'aperçurent qu'en arrivant dessus le convoi arrêté, ils eurent le temps et la présence d'esprit de s'accrocher brusquement aux montants de la locomotive.

Les Américains, accourus en automobiles dès la première nouvelle de la catastrophe, — après avoir immédiatement branché un fil de fortune, — téléphonèrent à leur camp d'aviation de Châteauroux et, quelques minutes après, un biplan atterrissait sur les lieux de la catastrophe, porteur d'un matériel complet de pansement et de secours.

Toutes les victimes sont de braves soldats, sortis sans grand dommage de la terrible guerre et qui ont trouvé la mort ou la grave mutilation dans un banal accident de chemin de fer. L'un d'eux, un jeune homme de Limoges, avait fait toute la campagne sans une égratignure, sans une heure de maladie ; aussi le désespoir de sa famille est-il indescriptible.

Me Félix Henry, l'une des victimes du télescopage de Meung-sur-Loire

Nous disions hier, qu'un avocat parisien, Me Félix Henry, demeurant 59, avenue Mozart, avait trouvé la mort dans l'accident de chemin de fer de Meung-sur-Loire. Un ami de M. Henry nous a donné hier les détails que voici :

— Mobilisé comme adjudant dans l'aviation, M. Henry, qui était âgé d'environ 30 ans, était affecté, en septembre dernier, à l'Intendance et peu de jours après partait aux armées.

Tout récemment, il avait été chargé d'une mission à Nantes, et, passant par Paris, il en avait profité pour venir embrasser sa femme et ses deux enfants qui rentraient de la campagne.

Il resta vingt-quatre heures avec eux, puis reprit le train pour Nantes. Le lendemain, sa femme, qui était allée demeurer chez son père, M. Gigodot, rue d'Astorg, apprenait le télescopage du train et la mort de son mari.

Le vote des femmes

En l'hôtel des Sociétés Savantes, hier après-midi, le Conseil national des femmes françaises a tenu une réunion sous la présidence de Mme Jules Siegfried, sa présidente.

La plupart des orateurs ont dit en substance que le suffrage des femmes est un droit naturel, d'autant plus que le pays a besoin de l'action des femmes et que les problèmes généraux intéressant la famille et la race seront mieux et plus vite résolus par la collaboration des hommes et des femmes que par les hommes seuls.

50 CENTIMES LA LEÇON D'**ANGLAIS** par Correspondance
aux Militaires. — Ecole PIGIER, 53 rue Rivoli à Paris.

A quand le rétablissement des autobus ?

Le rétablissement des lignes d'autobus préoccupe nombre de Parisiens. On peut, dès maintenant, l'envisager, mais non pas d'une façon immédiate, par suite de difficultés matérielles qui demanderont assez longtemps pour être surmontées. Plus de mille voitures ont été réquisitionnées au début de la guerre et l'autorité militaire ne saurait les rendre encore à l'heure où le ravitaillement des régions libérées nécessite des milliers de camions. Quant au personnel, la plus grande partie est encore mobilisée. Plusieurs dépôts sont affectés à des emmagasinements militaires ; des demandes sont faites pour les rendre à leur destination première, mais aucune réponse n'est encore parvenue.

Programme des Spectacles

Opéra, Rel. — (Mardi, 7 h. 1/2, Hamlet).
Français, 8 h. — Esope, Deux Couverts.
Opéra-Comique, 7 h. 1/2. — Louise.
Odéon, 7 h. 3/4. — Les Femmes Savantes, La Jalousie du Barbouillé.
Vaudeville, 8 h. 1/2. — La Revue de Paris.
Réjane, 8 h. 1/2. — Notre Image.
Châtelet, 8 h. — La Course au Bonheur.
Sarah-Bernhardt, Rel. — (Mardi, 8 h., L'Aiglon).
Gaîté, Rel. — (Mardi, 8 h., Les Mousquetaires au Couvent)
Variétés, 8 h. 1/4. — La Dame de Monte-Carlo.
Palais-Royal, 8 h. 1/4. — Le Filon.
Scala, 8 h. 1/4. — La Gare Régulatrice.
Antoine, 8 h. 1/2. — Le Traité d'Auteuil.
Renaissance, 8 h. 1/4. — Chouquette et son as.
Porte-Saint-Martin, 8 h. — Samson.
Gymnase, 8 h. 1/2. — La Vérité toute nue.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 3/4. — Phi-Phi.
Athénée, 8 h. 1/2. — Le Couché de la Mariée.
Ambigu, 8 h. 1/4. — La Femme et le Pantin.
Edouard VII, 9 h. — Daphnis et Chloé.
Trianon, 8 h. — Les Noces de Jeannette, Galathée.
Déjazet, 8 h. 1/2. — Le Tampon du Capiston.
Cluny, 8 h. 1/2. — Le Contrôleur des Wagons-Lits.
Grand-Guignol, 8 h. 1/2. — Le Viol.
Moncey, 8 h. — Gillette de Narbonne.
Théâtre des Arts, 8 h. 1/2. — Beulemans à Marseille.
Folies-Bergère, 8 h. 30. — Zig-Zag, revue.
Apollo, 8 h. 30. — La Reine Joyeuse, opérette.
Casino de Paris, 8 h. 30. — Pa-Ri-Ki-Ri, revue.
Olympia, 2 h. 30, 8 h. 30. — Spectacle de music-hall.
Concert Mayol, 8 h. 30. — Prince Rigadin.
Nouveau-Cirque, 8 h. 15. — 20 attractions.
Médrano, 8 h. 15. — Attractions variées.
Empire, 8 h. 15. — Les Cloches de Corneville.
Panthéon de la Guerre, 148, Université, 9 à 16 h.
Gaumont-Palace, 8 h. 15. — Œil pour œil.
Pathé-Palace, 2 h. à 11 h. — Pétain à Strasbourg.
Artistic (61, rue de Douai), 8 h. 30. — Strasbourg.

ECHOS

Sont cités à l'ordre de l'armée française : la 4e brigade américaine, les 30e et 38e régiments d'infanterie américains ; les sections sanitaires 546, 22/525, 2/626, 539, 9/629 ; l'escadrille américaine Lafayette.

L'Association des Anciens combattants engagés volontaires étrangers dans l'armée française a donné, hier, au Trocadéro, pour célébrer la 12e citation du régiment de marche de la légion étrangère, une superbe fête patriotique à laquelle assistaient les représentants des ministres des Affaires étrangères, de la Guerre et de la Marine et de nombreuses personnalités. Des discours ont été prononcés par MM. Stoffel, président de l'Association ; Shaer, vice-président et Henri Seeholzer, de Zurich. Une magnifique partie artistique a terminé cette fête.

Les Polonais à la statue de Strasbourg

A l'occasion du retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, les Polonais habitant Paris se sont réunis hier, à 2 heures, devant la statue de Claude-Bernard au Collège de France, et se sont rendus en cortège, par le boulevard Saint-Germain, au ministère de la Guerre, à la statue de Strasbourg et au monument de Gambetta, dans la cour du Carrousel. La foule a joint ses vivats à ceux des manifestants et a acclamé la Pologne.

La colonie polonaise, avant la manifestation à la statue de Strasbourg, a adressé une délégation au président du Conseil. Une admirable gerbe de roses blanches et rouges a été apportée au ministère de la Guerre par M. Ladislas Mickiowicz. M. Clemenceau se trouvant à Strasbourg avait chargé le général Archinard, chef de la mission militaire franco-polonaise, d'accueillir en son nom cet hommage.

Le général Archinard, entouré de son état-major, a reçu la délégation au nom de laquelle M. Mickiowicz a exprimé en termes chaleureux la reconnaissance de la Pologne pour M. Clemenceau.

Le général Archinard a remercié la délégation de sa bonne et patriotique pensée et a terminé son allocution par les cris de « Vive la Pologne ! Vive la France ! »

Une délégation du collège Chaptal, composée de quatre-vingts élèves, accompagnés par leurs professeurs, a déposé également, hier, une couronne à la statue de Strasbourg.

A travers Paris

L'épuration de Paris

De nouvelles arrestations ont été opérées, par les inspecteurs de la préfecture de police, au cours de rafles sur la voie publique : un déserteur, un absent illégal, un individu porteur d'arme prohibée, deux hommes ivres, trente-quatre filles soumises et insoumises.

FAITS DIVERS

6e arrt. — Boulevard Saint-Germain, à l'angle de la rue du Four, le jeune Marcel Yverin, 13 ans, demeurant 66, rue des Canettes, monté à bicyclette, est heurté par un tracteur automobile ; grièvement blessé et transporté à la Charité.

7e arrt. — Quai d'Orsay, Mme Lucienne Ravèze, giletière, demeurant 68, rue Godot-de-Mauroy, est renversée par une auto et transportée dans un état grave à l'hôpital Necker.

11e arrt. — Boulevard Richard-Lenoir, samedi vers minuit, Mme Menessier, 26 ans, demeurant 15, rue Keller, a été, pendant qu'elle traversait le boulevard, renversée et tuée par une voiture automobile.

13e arrt. — Aux docks d'Austerlitz, hier, à 10 heures du matin, un ouvrier, dont on ignore l'identité, a été blessé en déchargeant des sacs de blé. Il est mort pendant qu'on le transportait à la Pitié.

18e arrt. — Mlle Crestrey, 48, rue Championnet, recevait la visite d'une femme se disant employée au ministère de la Guerre. Elle lui raconta que si elle voulait lui verser 33 fr. 50 pour frais de timbres et divers, Mlle Crestrey pourrait toucher 400 francs, montant du pécule porté sur le livret de son ami, tué en Argonne. Mlle Crestrey s'exécuta ; naturellement elle ne vit reparaître ni la femme, ni le pécule

19e arrt. — En manipulant un revolver dans un débit, 186, rue de Crimée, M. Maxime Théasse, 20 ans, charpentier, 245, même rue, a fait partir une balle qui a atteint au mollet droit la fille de salle du débit, Mlle Rosa Lergoune, 22 ans ; admise à Saint-Louis

LES SPORTS

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver — Résultats de la réunion d'hier : Prix des Abonnés, 1.500 m. : 1. Bellivier, 2' 1" ; 2. Chassot ; 3. Prud'homme. — Vitesse, 1.000 m. : 1. Martin, 1' 6" ; 2. Bellivier ; 3. Johay. — Course de primes, 3 kil : 1. Besson, 3' 59" ; 2. Chassot ; 3. Cousseau. — Les « 400 tours », course à l'américaine de 100 kil. par équipes de 2 coureurs se relayant à volonté, classement par addition de points. Classement général : 1. Egg-Alavoine, 2 h. 50' 12", 76 points ; 2. Vandenhove-Trouvé, 45 points ; 3. Ellegaard-Thys, 35 points ; 4. Beyl-Larrue, 34 points ; 5. Sergent-Juseret, 22 points, etc. Dans l'heure, 40 kil. 760 m. sont couverts par Egg et, en 2 heures, 80 kil. 225 m. par Jean Alavoine.

FOOTBALL RUGBY

Les matches de Sélection d'hier. — Hier, quatre matches de sélection se jouaient à Paris, Grenoble, Tarbes et Toulouse, organisés en vue de désigner les joueurs devant composer l'équipe de France

A Paris, au Vélodrome du Parc des Princes, les Probables du Nord ont battu les Possibles par 18 points (4 essais : Senmartin, Lesieur, Pons, Lamouret ; 3 buts ; Senmartin) à 6 points (2 essais : Vedé, Audinet) Les Probables, qui possédaient les meilleures lignes arrières, gagnèrent facilement.

A Tarbes, Probables des Pyrénées battent Possibles, par 25 points à zéro

Autres matches d'hier. — Stade Français bat A. S. Française, 21 points à 6. — Club Général d'Entraînement bat C. A. de la Société Générale, 3 à zéro.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les matches d'hier. — Match international. — Hier, rue Olivier-de-Serres, la Sélection d'internationaux belges du Havre a battu difficilement l'équipe de Sélection de l'U. S. F. S. A. par 2 buts (Verstraeten, Vandendey) à 1 (Macdonald). Dans l'équipe française, Mercier, Triboulat et Devic jouèrent particulièrement bien

Championnat des Patronages (F. G. S. P. F.). — U. S. d'Auteuil bat Championnet Sports, 4 à 1. — Patronage Hirondelles et J. A. de Levallois, nul 4 à 4. — Saint-Louis de Vaugirard bat J. A. de Drancy, 3 à 2.

LA TEMPERATURE

Thermomètre. — Hier, à midi 11° au-dessus de zéro ; à 9 h., 9° ; à minuit, 7°.

Bureau central météorologique. — Temps nuageux ; la température moyenne 7°8 a été supérieure de 4°5 à la normale 3°3.

Prévisions. — En France, le temps va rester généralement brumeux et doux ; des pluies sont encore probables, principalement dans l'ouest et le sud où elles seront assez abondantes.

LE GÉRANT : E. DURAND

Imprimerie du *Petit Journal* (Volumard, imp.)

FEUILLETON du **Petit Journal** du 9 Décembre 1918

— 31 — (*)

AMES DE FOUS

Scénario de Mme ALBERT DULAC

Films de la Ste Ame Cinématographes HARRY
61, rue de Chabrol. — Paris.

CINQUIEME EPISODE

LA DANSEUSE INCONNUE

III. — **Rivaux** (Suite)

— Vous serez toujours le bienvenu... Maintenant, ajouta Silvia en se levant, il faut que je vous renvoie... Je joue ce soir et je dois songer à me préparer...

Juan Philippini la quitta enivré d'espoir.

La belle créature ne se montrait point rebelle à sa passion. Elle ne demandait certainement qu'à se laisser convaincre de son amour.

L'avenir lui apparaissait donc radieux dans l'éblouissement d'un bonheur prochain.

Il ne pouvait se douter de l'expression de joie qui avait passé sur le visage de la danseuse quand elle avait fermé la porte derrière lui et il eût tremblé s'il avait vu ce que dans ce sourire il y avait d'ambiguïté mauvaise.

En sortant du Majestic, Juan Philippini retourna avenue Raphaël.

Ce soir-là, Lola avait organisé chez elle deux heures de bridge, après dîner, ainsi que la mode l'exigeait impérieusement alors.

Des tables avaient été dressées dans les salons et des petites lampes, ornées d'abat-jour roses, posées sur chacune d'elles, donnaient une note douce d'intimité.

Les invités de Lola s'étaient, au gré des sympathies les uns, du hasard les autres, groupés quatre par quatre, tandis que les domestiques passaient, des plateaux chargés de boissons fraîches et d'assiettes de petits-fours.

Un murmure assourdi de conversations dominait le bruit calme du jeu, coupé par l'échange habituel des potins de ville et de théâtre.

A une table on parlait de Sylvia Patricia.

— Vous étiez hier à l'Olympia ? demanda un joueur. Que pensez-vous de cette étoile nouvelle dont tous les journaux célèbrent ce matin les mérites ?

— Elle est fort belle et danse parfaitement, répondit l'autre. Son succès a été très légitime.

Un troisième ajouta :

— Un de mes amis m'a affirmé qu'elle était sage et que, toute à son art, sa conduite était irréprochable !

— Signalement rare aujourd'hui ! s'écria le premier ; y a-t-il donc encore au théâtre des vertus farouches à ce point ? Il est vrai que celle-ci nous vient des rives du Gange !

Pedro, depuis un instant, s'était levé de sa place, et s'était approché de la table où l'on tenait ces propos.

Il les avait entendus.

— Bah ! dit-il haussant les épaules, il n'y a pas de vertus imprenables pour qui sait y mettre le prix ! Fût-elle même authentiquement hindoue comme celle qui nous occupe !

— Vous en parlez à votre aise ! s'exclama en riant le joueur qui avait rapporté la légende qui courait sur la réputation de la jolie ballerine... Essayez donc plutôt un peu, séducteur de profession !

Pedro répondit lestement :

— Le pari est tenu.

Lola, à la table voisine, avait écouté la conversation.

Elle se retourna :

— Vous avez tort, cher ami, de parier ainsi avec mon frère... Il gagnera certainement... N'est-ce pas, Juan ? ajouta-t-elle en s'adressant, cette fois, à son mari...

Celui-ci fronça les sourcils. Une sourde colère lui broya le cœur. Quel rival Lola venait-elle inconsciemment de lui susciter tout à coup ?

Grâce à elle, Pedro qui, quelques instants plus tôt, ne songeait peut-être pas à cette femme, allait, mis au défi, se lancer à sa conquête.

Mais il se domina aussitôt et affectant de rire, lui aussi, répondit, non sans une imperceptible ironie :

— Tout le monde sait que ton frère est un don Juan irrésistible !

Il ne pouvait l'empêcher de faire la cour à la belle danseuse. Il fallait donc que, se hâtant, il le devançât dans le cœur de celle-ci. Pedro arriverait trop tard.

De ce moment, il ne tint plus en place. Il attendait avec une impatience fébrile que les invités partissent, pour courir à l'Olympia et voir Sylvia sans tarder.

Peu à peu, les tables se dégarnissaient. Il ne resta bientôt plus que Lola qui terminait une partie avec trois partenaires.

Juan chercha Pedro. Celui-ci avait disparu.

Alors, bourrelé de jalousie, il monta dans sa chambre, sonna son domestique :

— Mon pardessus et mon chapeau, commanda-t-il.

Puis il ajouta :

— Vous direz à madame que je n'ai pas voulu la déranger... que je suis allé au cercle... et qu'elle ne m'attende pas...

Et, sautant aussitôt dans une auto, il s'était fait conduire à l'Olympia.

L'artiste, quand il arriva, quittait la scène au milieu des applaudissements enthousiastes du public.

Il prit des mains de la caméristе hindoue la sortie de bal dans laquelle elle s'enveloppait pour regagner sa loge et la lui posa doucement sur les épaules.

Elle le remercia d'un sourire.

— Si vous me le permettez, balbutia-t-il, ivre de bonheur, chaque soir je reviendrai vous aider ainsi !

— Vous me ferez plaisir ! répondit-elle en lui donnant sa main à baiser pour lui signifier son congé.

Ce que Juan ne savait pas, en s'éloignant tout troublé d'une joie profonde, c'était que Pedro l'avait précédé de peu d'instants.

Sans perdre de temps, il avait fait passer sa carte à Sylvia.

En lisant le nom qu'elle portait, les yeux de la danseuse jetèrent un éclair de triomphe. Il semblait qu'elle attendît ce moment-là.

— Enfin ! dit-elle à voix basse.

Alors elle fit répondre au jeune homme qu'elle ne recevait personne dans sa loge, mais qu'elle l'autorisait, la semaine prochaine, à venir lui présenter ses hommages au Majestic.

Et se tournant vers la fidèle servante :

— Nadga, n'est-ce pas un précepte de ton Bouddha, que la vengeance est lente, mais qu'elle finit toujours par venir ?

— Oui, maîtresse...

Et, s'inclinant profondément en élevant les bras comme pour prendre à témoin le dieu invisible, elle ajouta :

— Il nous dit que ceux qui ont fait souffrir souffriront à leur tour !..

— Qu'il t'entende ! murmura la danseuse, rêveuse...

Pedro était parti enchanté, lui aussi ne doutant point du succès de sa démarche.

— Allons ! avait-il conclu joyeusement en lui-même, ça va bien !

Et, songeur, il avait repris :

— Faire la cour à une femme qui ressemble à ce point à la vôtre, voilà qui n'est pas banal... le hasard a décidément de ces caprices insoupçonnables et la vie est parfois très amusante !... Demain, je lui enverrai une corbeille et je me présenterai ensuite chez elle... Que disait donc, tout à l'heure, ce maître-sot ? C'était moi qui avais raison !... Don Juan n'a jamais connu de cruelles !

Et, en s'éloignant, il se mit à fredonner en lui-même cette admirable sérénade que Mozart met sur les lèvres du séducteur d'Elvire et où le ricanement sinistre du débauché passe au milieu de la tendresse mélancolique de l'amour...

IV. — **Un cœur de danseuse**

Depuis la soirée de l'Olympia, Gérard Dacier ne dormait plus et mille douloureuses pensées s'entre-choquaient tumultueusement dans son cerveau troublé.

L'image de Sylvia Patricia le poursuivait sans trêve.

Un irrésistible désir lui torturait le cœur d'approcher d'elle et de lui parler, ne fût-ce qu'un instant, pour entendre le son de sa voix, et essayer, en constatant qu'elle était toute différente de celle d'Irène, de se guérir de sa folie..

Vingt fois il avait pris le chemin du Majestic, vingt fois il s'était arrêté en route.

A quoi bon cette démarche ? La danseuse le recevrait-elle seulement ? Et, en sa présence, que lui dirait-il ?

Peu à peu ce besoin de la revoir était devenu pour lui une souffrance intolérable.

L'idée fixe s'était imposée dans son esprit qu'il ne retrouverait pas autrement sa tranquillité morale, sinon la consolation de son chagrin.

Alors un jour, n'y tenant plus, il était allé à son hôtel et avait fait porter à la ballerine quelques mots rapidement griffonnés, la suppliant de bien vouloir le recevoir quelques minutes.

GUY DE TERAMOND

(A suivre)

(*) Copyright by Guy de Téramond 1918. Droits de reproduction réservés.